

L'infiniment singulier

...ce dont il faut déduire que « l'on ne parle pas tout seul (les autres même absents étant impliqués dans l'acte de parler puisque c'est leurs mots qu'on emploie) et que dès l'instant que l'on parle – ou écrit, ce qui revient au même – on admet qu'en dehors de soi il existe un autrui, de sorte qu'il serait absurde de récuser, si l'on parle ou écrit, les nœuds qui vous attachent au cercle indéfini d'humanité que par-delà les temps et les lieux votre interlocuteur sans visage représente.

Michel Leiris

Un violent orage d'arrière-saison s'abat à l'instant sur la Porte de Saint-Cloud. Le tonnerre ébranle, des éclairs zèbrent l'habituelle grisaille parisienne de novembre. Enfin, une volée de gros grêlons vient gifler la façade.

Derrière les vitres crépitantes du huitième, j'observe les billes de glace rebondir sur les toits de zinc, rouler dans les gouttières et, plus bas dans la cour, arracher les

dernières feuilles jaune vif du paulownia pour, une fois à terre, les marteler méchamment ! Quelques pigeons, pris de court par la soudaineté et la violence de la bourrasque, s'efforcent désespérément de rejoindre leurs niches sous les combles et sont, par instants, presque entièrement chavirés par la puissance du souffle.

Or, *l'Insolite* (lequel fait rarement défaut pour l'homme aux aguets) se manifeste en l'occurrence par la présence – miraculeusement indemne au milieu du maelström des airs tourbillonnants – d'une longue plume gris-blanche (sans doute arrachée à l'un des volatiles ébouriffés) qui descend paisiblement sans être perturbée le moins du monde !...

Est-ce bien une plume ou l'ange miniature de la cour de l'immeuble ?

Je contemple ce minuscule prodige, au sec derrière ma vitre, une tasse de thé à la main, tandis que dans mon dos les livres sagement rangés sur les rayons creusent la tranquillité impunité de mon microcosme privé. Étonnante magie, me dis-je, que celle de cette mince pellicule de verre transparent qui suffit à interposer un écran sans faille au déchaînement des intempéries !

Décrire ces menus incidents relevant de la plus élémentaire banalité m'apparaît souvent quelque peu oiseux, du moins au regard de ce que réclamerait sans doute un « véridique » journal littéraire, lequel devrait s'efforcer, j'ima-

gine, de *recueillir des faits symboliques s'inscrivant dans la trame d'un sens général plus signifiant...*

Je me console cependant en me persuadant que sur quelque autre plan cette tentative de rendre compte des moindres bribes d'une vie individuelle, aussi dérisoires puissent-elles être, si elle serre au plus près la réalité subjective du moment, si elle ne s'écarte pas trop d'une discipline d'exactitude et de sincérité, ne peut manquer de rejoindre la dimension de « l'Ens Communae » chère au « Docteur Subtil ». (Ainsi nommait-on au XVI^e siècle, Duns Scot, l'un des plus célèbres théologiens de la Chrétienté, lequel professait que les êtres devaient approfondir la dimension de *L'Infiniment Singulier*, cultiver leur idiosyncrasie la plus personnelle, cette voie leur permettant de se fondre plus sûrement à l'âme commune et selon lui divine.)

La manie, qui m'est devenue presque quotidienne au fil du temps, de collectionner d'infimes traces, de brèves impressions, de minuscules témoignages, de menus faits au bord de l'insipide, pourrait donc peut-être me rapprocher de cette communauté spirituelle, dont il serait si rassurant de croire qu'aujourd'hui encore, à notre insu, elle continue de nous relier secrètement les uns aux autres ?...

Les Tueurs de temps

Boswell : *Nous devenons las dans l'oisiveté.*

Johnson : *c'est, monsieur, parce que les autres, étant occupés, nous voulons de la compagnie ; mais si nous étions tous oisifs il n'y aurait pas de lassitude ; nous nous distrairions tous les uns les autres.*

Très souvent l'après-midi, je vais à la séance de quatre heures de la cinémathèque de Chaillot. J'y retrouve régulièrement la même bande de vieux cinéphiles à laquelle je ne me mêle pas (du moins, pas encore) mais que j'observe subrepticement. Pour eux, il faudrait inventer une expression nouvelle qui équivaldrait à « rat de bibliothèque » : chauve-souris de cinémathèque peut-être...

Barbus, négligés, vêtus de leurs vieux manteaux avachis où restent accrochés des brins de tabac, pipes au bec ou mégots à moitié éteints pendouillant à la lèvre inférieure, étranglés par des cache-col râpés et sales, tire-bouchonnés autour d'une cravate couleur de vieille pellicule, mal

fagotés dans leurs pantalons informes d'où dépassent, à la ceinture, des pans de chemise d'une autre époque, presque tous munis de serviettes de cuir défraîchies et ventripotentes bourrées de journaux, de revues spécialisées, de livres à moitié déchirés, de cahiers écornés et, bien souvent encore, d'une foule d'objets hétéroclites du genre soldats de plomb ou trains électriques miniatures – qu'ils échangent et trafiquent fébrilement avant et après les séances –, ils sont quotidiennement ponctuels au rendez-vous. Il est difficile de savoir s'ils exercent un métier ou une fonction sociale quelconque ; tous paraissent disposer librement de leurs heures. La plupart sont très pâles et l'on devine que le plus clair de leur temps se passe au fond des bibliothèques, des boutiques de bric-à-brac et des salles de cinéma. À force d'être confrontés aux caractères d'imprimerie et à la réverbération des projecteurs d'illusions, leurs yeux sont rouges, dilatés, perdus dans le vague. À la lumière du jour, surtout s'il fait soleil, il est facile de constater que leur regard n'accommodé pas les choses du dehors.

Après ces séances, ils s'en retournent cahin-caha, bras dessus, bras dessous, devisant à voix basse exaltée, comme des conspirateurs, à propos des différentes versions (qu'ils connaissent toutes), des noms des acteurs, de leurs mérites respectifs, devenant parfois véhéments, s'emportant et défendant à l'aide d'une verve lyrique qu'ils ne contrôlent plus la prestation d'un de leurs favoris dénigrés par les camarades – leur sacoche brinquebalant d'une main, la visière de leur casquette rabattue sur leurs yeux légè-

ment hagards afin d'éviter la trop grande clarté du réel. On devine qu'ils se dirigent vers des chambres mansardées – remplies à ras bords de livres, de disques, de bi-belots, de photos, de journaux et de cartons entassés dans les coins – où ils font revenir, dans une poêle toute noire et graillonneuse, sur un antique réchaud dont ils ont hérité, leur frichti de vieux marginaux maniaques.

Parmi eux, quelques femmes : maigres, aux visages émaciés, portant lunettes, leurs yeux myopes égarés dans un halo où erre leur regard approximatif... Elles ne parlent presque pas, s'effaçant toujours, et disparaissent aussi discrètement qu'elles sont apparues, ombres clandestines de l'existence...

On sent que la majorité d'entre eux n'a été confrontée aux péripéties ou aux turbulences éventuelles de la vie qu'à travers la réfraction du fictif : ce sont des amateurs de rêves...

Je prends conscience que ces gens sont à peu de choses près les mêmes que ceux qui venaient jouer au billard, aux cartes et aux échecs à l'Académie Roger-Conti, place des Ternes, du temps où j'y passais mes après-midi.

Je me souviens de ces longues heures indéfiniment prolongées, sous la pauvre lumière des lampes accrochées très haut, au milieu des fumées de cigarettes – qui, à chaque table et dans les cendriers posés sur le bord des billards, semblaient autant de minuscules feux propitiatoires dédiés au dieu de la Chance –, dans le demi-silence bour-

donnant, ponctué à intervalles réguliers par les altercations des joueurs de tarot et par le léger entrechoc des boules brillantes sur le tapis vert – parmi cette assemblée de déclassés excentriques, d'âges et d'extractions variés : jeunes chômeurs cyniques ou résignés, retraités planificateurs et réactionnaires, proxénètes vantards et frimeurs, petits joueurs professionnels vivant de leurs gains, chafouins et arnaqueurs, rentiers placides et à-quoi-bonistes, glandeurs nonchalants et philosophes... – tous légèrement toqués, caractériels, nantis d'extravagantes manies, de tics nerveux horripilants, ornant leurs monologues égocentriques d'expressions bizarres fabriquées de bric et de broc, pêchées çà et là au hasard de leurs lectures autodidactes – tous dissimulant plus ou moins bien un secret orgueil mégalomane qui se révélait à certains moments de crise : si une de leurs victoires était contestée sur le plan tactique, si leur vainqueur éventuel affichait une satisfaction trop évidente ou si une conversation quelconque venait à effleurer l'un de leurs dadas favoris.

Occasions à la faveur desquelles – se déchaînant en une longue suite de sarcasmes confus qu'ils estimaient flamboyants, en une série de sentences abstruses qu'ils jugeaient définitives, le tout agrémenté de considérations générales pédantes passant largement leur objet et auxquelles on ne comprenait goutte, mais dont on pouvait pressentir la rare pertinence aux petits rires d'auto-satisfaction narquois qui en soulignaient les points cul-